

D'en bas, j'écris ...

lise gélinas

C'est l'histoire d'une femme psychotique. À part plusieurs internements, elle passe son existence dans sa maison, à délirer, assistant, impuissante, aux sévices que ses enfants subissent. Un policier et le père, tous les deux pervers, exercent une autorité totale sur eux. Maintenant morte, enterrée, sa voix, par le truchement de la narratrice, permet d'imaginer qu'elle portait, en plus de sa propre folie, celle de son mari, maintenant condamné à vivre sa maladie. La conclusion est une illustration de détermination de cette malade qui envoyait depuis des décennies des écrits à un psychiatre de la clinique Roy-Rousseau en qui elle croyait, même s'il ne répondait pas. Peut-être même, était-il mort. La morte continue à écrire. Elle écrira toujours, le temps de la mort ici, rejoignant celui de l'inconscient.

Du fond de ma tombe, j'écris, j'écris des pages et des pages. J'envoie toutes mes feuilles noircies à celui qui voudra bien prendre en charge mes manuscrits.

Ici, avec mon fils Marcel, sous la même pierre tombale, je continue à scruter ma captivité.

Les morts me laissent enfin tranquille. Mes parents, mes tantes, tous les ancêtres se taisent enfin! Tous les morts, dans le cimetière paroissial, m'aident à penser et à écrire

Je ne délire pas, ici. Mes hallucinations sont couchées, bien tranquilles avec celles de Marcel.

Je ne ris plus debout pour rien, sans bouger derrière une des portes de la maison de mon mari. C'est lui le fou maintenant. Il venait juste de m'enterrer que, déjà, le moindre bruit, la plus petite pluie, un simple coup de téléphone lui donnaient des palpitations.

Maintenant, la frayeur lui appartient, le possède et lui tourne autour, comme un chien apeuré.

Pourtant, je ne l'attends pas. Je repose en paix, comme plusieurs pierres tombales l'indiquent bien. Non, je ne l'attends pas du tout. Pourtant, c'est à son tour d'entendre des voix. Il sursaute souvent, vérifie dans les garde-robes et descend au moins dix fois par jour à la cave. Il croit percevoir des choses. C'est peut-être seulement la mort, une drôle d'odeur de mort qui s'infiltré dans la maison qui a changé de peau depuis que je suis ici, en bas. Avant, il demeurait protégé par ma présence morte, ma présence de vieille femme morte à l'intérieur de ses murs.

Avec moi, il n'avait vraiment rien à craindre. La folie de la maison avait un rire bien précis de fantômes apprivoisés. Je murmurais, chuchotais, priais tout bas et la maison vivait !

Il faut que je me dépêche d'écrire et de faire parvenir des textes, tous les anciens manuscrits, avant que les fossoyeurs ne l'installent à côté de moi, peut-être même entre Marcel et moi.

Ici, je ne délire plus vraiment. Avec mon fils, bien appuyé dans mon dos et qui continue à lire des livres, tellement de livres! Je me trompe. Pour lui, les livres, c'était avant. Plusieurs heures par jour, à la bibliothèque municipale de la ville, avant de choisir de s'en venir avec les autres, ici.

Marcel ne peut pas, ne veut même pas penser, encore terrorisé par le policier Bellerive, pourtant bien mort lui aussi, enterré au cimetière Saint-Michel à Shawinigan-Sud. Le policier Bellerive laisse pourtant planer son ombre, même ici, même autour du cimetière, de toute la paroisse. Ça existe encore cette ombre, ça se profile et peut s'imprimer facilement sur des feuilles, facilement comme ma mère quand elle racontait l'histoire du petit chaperon rouge. Avec mon fils, le loup a gagné; le policier Bellerive, l'ami de mon mari, a violé Marcel le soir de la mort de John Kennedy.

Installé dans la paroisse depuis quelques semaines, avec sa femme et ses quatre enfants, le policier arrête à la maison, boit une bière avec mon mari qui découvre enfin un ami sûr, un copain, sûrement un bon allié.

Toutes ses frasques, ses accidents de voitures alors qu'il avait trop bu, toutes ses visites dans les bars louches de Shawinigan, tous les jeunes garçons dans les toilettes des clubs ! Tout permis, tout camouflé par le policier Bellerive en échange de Marcel.

La cabane à sucre remplie de peau d'ours sur lesquelles Marcel s'étend sous le policier qui l'aiderait à devenir un homme, à lâcher les maudits livres, ce drôle de projet de devenir un ingénieur ou un professeur d'université. Mon mari déteste l'école, la musique. Le piano de ma mère : disparu pendant mon internement à la clinique Roy-Rousseau.

Souvent couchée, toujours cachée dans ma chambre ou à la cave, condamnée à l'enfermement comme le frère de ma mère. Menacée de retourner à la clinique si je parle de Bellerive à mes frères.

Mes enfants ont peur de moi quand je ris, quand je chuchote. Ils ont peur de tout. Leur père leur répète qu'ils sont chanceux d'avoir une maison, un père qui les garde malgré tout ce qu'il endure.

Ils se taisent, regardent la télévision. L'assassinat de Kennedy occupe l'Amérique au complet, la planète tout entière. Les enfants sont distraits par la mort du président.

Marcel revient à la maison à 10 heures. Demain, il ira à l'école. Il va dans sa chambre. Bellerive revient. Il a laissé sa casquette accrochée à un clou, à côté de la porte. Par la fenêtre, je le regarde bien comme il faut, son arme à la ceinture, sa casquette dans une main.

Jusqu'au printemps, Marcel retourne à l'école et à la cabane à sucre. Les gens parlent de Kennedy. Maintenant, le policier passe une heure ou deux dans le salon avant de monter à la cabane. Il met un disque sur le pick-up et danse un slow avec Marcel. Les enfants ne parlent pas. Ils sont protégés par les portes fermées de leur chambre.

Mon mari boit de plus en plus et il rit comme un fou pendant que Bellerive enlace Marcel. Il se tape les cuisses et sacre comme un charretier. Après, lorsqu'il

se retrouve seul, il ordonne aux enfants de venir lui parler. Il pleure comme seul un homme ivre peut pleurer, en se lamentant, en gémissant, en maudissant ma mère, mon père, tous les responsables de son malheur.

Il n'achète plus de nourriture aux enfants, il boit. C'est l'éleveur de porc voisin qui leur donne des boîtes de « chips » que la compagnie vient livrer à chaque mois au lieu de les jeter. Les croustilles remplies d'huile ou brûlées envahissent le plancher de la maison.

Au printemps, comme à chaque année, ils retournent à la cabane à sucre. Ils mangeront mieux. Toute la famille de mon mari fête les sucres, mangent les crêpes, la tire d'érable répandue sur la neige. Ils prennent des photos et chantent les vieilles chansons d'avant, les mêmes qu'enfants, ils chantaient avec leurs parents dans cette cabane.

Marcel a pris une des carabines de son père. Je ne sais pas si c'est la 22 ou la 303. Il marchait sur la voie ferrée en direction de Shawinigan. Les policiers l'ont arrêté.

Il verra le juge demain. Il sera interné, comme moi. Les enfants auront très peur et se tairont pendant des siècles et des siècles.

Du fond de ma tombe, j'écris, je noircis des feuilles. J'envoie toutes mes histoires à un psychiatre qui dort. Il est probablement mort.

lise gélinas
5795 northmount.
Montréal
qc h3s 2h4
gelem@videotron.ca